

Portrait

Sarah Scholl donne une leçon à l'idéal féminin

La Genevoise est professeure associée d'histoire du christianisme. Rencontre.

Lucas Vuilleumier Protestinfo

Être mère? «Assurément, un décentrement de soi», confie Sarah Scholl, professeure en histoire du christianisme à la Faculté de théologie de l'Université de Genève. S'avouant plus ou moins «égocentrique» avec humour et humilité, cette brillante universitaire, mère d'une fille et d'un garçon nés il y a 16 et 10 ans - «avec une thèse entre les deux» -, s'intéresse régulièrement à la maternité dans ses sujets de recherche. «Si je parle de mon expérience personnelle, je dirais que la naissance de mon premier bébé a été un sacré cataclysme. Je me suis demandé ce qui m'arrivait... D'autant que ma fille était prématurée de deux mois», relate-t-elle. Heureuse d'avoir été nommée professeure, après une longue carrière de postdoctorante qui l'a conduite à faire un tourisme académique remarquable - «plusieurs de mes amis n'ont pas eu ma chance» -, Sarah Scholl est désormais sur le point de donner sa leçon inaugurale en tant que professeure associée. Centrée sur l'idéal féminin selon la vision protestante au XIX^e siècle, cette séance, intitulée «Kinder, Küche, Kirche» est prévue le 8 octobre. Mais pourquoi les «trois K»?

«J'expliquerai comment l'image de la femme ménagère, qui pèse encore sur nos épaules, s'est notamment imposée dans notre société occidentale grâce à la fixation dans les esprits d'une morale familiale chrétienne selon laquelle la maternité devait être une sorte de sacerdoce domestique.» Et de constater que «la vision de la femme à la maison, développée dès le XIX^e siècle, est en fait très récente et n'a pas tenu longtemps». Une leçon militante, donc? «Évidemment, cet intérêt dérange les tenants d'une grande histoire masculine, mais également un certain féminisme trouve le sujet de la maternité conservateur.»

Les dogmes de l'allaitement

Compagne du journaliste Benito Perez, Sarah Scholl l'a rencontré à la rédaction du «Courrier». Elle partage avec lui des souvenirs de voyages en Amérique latine, qu'elle a pu s'offrir en travaillant à mi-temps pendant ses études comme responsable de la page «Religions» du quotidien genevois. «C'était une folie», raconte celle qui vit aujourd'hui en famille à Vernier, où elle a grandi aux côtés d'une mère géologue et

d'un père électricien, qui avait sa propre entreprise. «C'est un inventeur. Il a créé des prototypes de voitures solaires et vendus parmi les tout premiers véhicules électriques!»

D'autres pérégrinations intellectuelles l'ont conduite, en tant qu'universitaire, à participer à un travail sur l'histoire de l'allaitement. Une contribution à un ouvrage de 1000 pages dont elle est très fière: «En me servant de ma méthode pour analyser les catéchismes, je me suis penchée sur des textes de puériculture. Il est incroyable de constater que tout est dogmatique dans cette littérature! On n'y lit que des «il faut» et des «ne faites surtout pas cela.»

Inacceptable pour Sarah Scholl, qui se dit avide de liberté pour elle et pour les autres, notamment en matière de religion. «Liberté de croyance, de changer d'avis, d'essayer des choses, des rites, des spiritualités: cette fluidité est primordiale à mes yeux», relève celle pour qui la laïcité - dont elle est également spécialiste - est parfois privative de liberté dans sa Genève natale. «L'interdiction des baptêmes évangéliques au bord du lac n'a pas de sens. Le but de la laïcité, comme elle a été pensée au XIX^e siècle, était justement de permettre le vivre-ensemble et d'organiser la diversité.»

Ses propres croyances, Sarah Scholl ne les affiche pas. Questionnée à ce sujet, elle réfléchit puis se rebiffe. Pour elle, garder son jardin secret est important afin de rester neutre face à ses étudiants. «Surtout en théologie, où on pourrait penser que j'ai un parti pris dans ma démarche historique. C'est la même chose pour mes collègues. Il y a un consensus de discrétion autour de la foi intime de chacun.» Pour autant, elle raconte avec plaisir ses premières rencontres avec la Bible, un texte qu'elle se met alors à compulser frénétiquement, juste avant sa confirmation dans la paroisse réformée de Vernier. «Une histoire fascinante de l'Antiquité est contenue dans la bibliothèque qu'est ce livre», s'émerveille-t-elle alors. Au sortir du collège, au moment de choisir un cursus, il lui semble donc logique de «croiser histoire, politique et christianisme» grâce à la théologie.

Des études qui feront d'elle une chercheuse demandée, notamment passée par Paris, Québec ou Cambridge. «L'Angleterre a été une expérience marquante. Moi qui travaille aujourd'hui dans une université encore très «costard-cravate», j'ai aimé que l'excellence puisse parfois revêtir un pull miteux.»



Sarah Scholl, professeure de théologie et d'histoire du christianisme, donnera une leçon inaugurale sur la création, toute chrétienne, du concept de la femme mère et ménagère.

La photo du jour



Népal Après des pluies torrentielles, des inondations et des glissements de terrain meurtriers ont causé plus de 200 morts dans le pays et détruit des routes, des centrales hydroélectriques et des milliers de maisons, comme celle, complètement retournée, de cette femme dans la commune de Tika Bhairav. KEYSTONE/EPA/NARENDRA SHRESTHA

Il y a 50 ans dans «La Tribune»

De l'avortement

«Première à la Maternité», annonce la «Tribune de Genève» du 3 octobre 1974. Cette nouveauté, c'est un avortement sous anesthésie locale. Et une victoire pour le Mouvement de libération de la femme (MLF) Genève «qui a présenté, au cours d'une conférence de presse, ce qu'il considère comme une démarche importante vers l'amélioration de la pratique de l'avortement.»

Pour la première fois, donc, «avec le soutien de ce mouvement», précise l'article, «une jeune femme enceinte de huit semaines, munie de l'autorisation légale, a subi mercredi à la Maternité de Genève, sur sa demande, un avortement sous anesthésie locale et a quitté la Maternité le jour même de l'intervention.»

Pourtant, tout n'a pas été si facile: «Entrée mardi, la jeune femme s'est tout d'abord vu refuser l'anesthésie locale, et préconiser une narcose générale. Ce n'est que mercredi que les médecins se prononcent favorablement.»

C'est le professeur de Wattenville qui procède à l'intervention, «donnant à

cette occasion un véritable cours à une quinzaine de médecins et représentants du personnel hospitalier. Une camarade, infirmière, indique à la jeune femme, parfaitement consciente, le déroulement de l'intervention, qui dure cinq minutes.»

Le MLF s'était fortement mobilisé en amont pour que cette «première» puisse avoir lieu: «Le mardi, des tracts sous forme de lettre ouverte avaient été distribués à la Maternité, et une vingtaine de membres du MLF avaient remis cette lettre aux médecins du colloque de gynécologie, qui avait notamment à examiner la demande de cette femme de subir l'intervention sous cette forme, courante dans d'autres pays.»

Pour le MLF, note l'article, l'anesthésie locale «permet [...] de dédramatiser l'avortement et de faire subir à l'organisme de la femme moins de troubles que lors d'une anesthésie générale. En outre, pour de nombreuses femmes, une hospitalisation représente une perte de gains et des problèmes de garde de leurs enfants.» **Xavier Lafargue**

LA TRIBUNE DE GENÈVE